

L'injonction de penser dans l'amitié

Penser à Strasbourg de Jacques Derrida, Philippe Lacoue-Labarthe, Jean-Luc Nancy et al. Galilée / Ville de Strasbourg, 116 p.

Claude Lévesque

Numéro 204, septembre–octobre 2005

Jean-Luc Nancy, à bords perdus

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18424ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, C. (2005). L'injonction de penser dans l'amitié / *Penser à Strasbourg* de Jacques Derrida, Philippe Lacoue-Labarthe, Jean-Luc Nancy et al. Galilée / Ville de Strasbourg, 116 p. *Spirale*, (204), 32–33.

L'INJONCTION DE PENSER DANS L'AMITIÉ

PENSER À STRASBOURG de Jacques Derrida, Philippe Lacoue-Labarthe, Jean-Luc Nancy et al.

Galilée / Ville de Strasbourg, 116 p.

PUBLIÉ à l'occasion de la session du Parlement des philosophes consacrée à Jacques Derrida, à Strasbourg, en juin 2004, *Penser à Strasbourg* traite, sous toutes ses facettes, de ce lieu privilégié, pour Derrida et ses amis strasbourgeois, qu'a été et que reste cette ville frontière, ouverte sur l'Europe et le monde, un lieu où l'on se laisse interpellé par « plus d'une langue », plus d'un sens et plus d'une interprétation. L'étrange pensée qui s'inscrit en ce lieu qui dit et dicte, parlemente (« ... *Der Ort sagt...* », en épigraphe à l'article de Derrida) — la pensée de la « déconstruction » dans la ville de la « déconstruction » (une pensée qui rature l'origine et laisse place au jeu de la multiplicité, de l'hybridité, une pensée de l'événement qui vient sans arriver, sans apparaître en présence) —, une telle pensée ne pouvait que constituer un scandale, un véritable choc, une mise en question des valeurs dominantes et une menace pour la philosophie traditionnelle. D'où la résistance, et même l'opposition déclarée (que l'on sait), de la part de l'Université française (et pas seulement française) à une pensée qui ne se laisse pas délimiter ou résumer par un mot d'ordre, un concept clé et qui ébranle toutes les certitudes avérées.

Selon Jacob Rogozinski, qui, avec Gérard Bensussan, est responsable de ce recueil, l'Université française obéit à un « principe de nationalité » en philosophie, à une territorialisation de la pensée, à la sécurité identitaire, à l'origine une et substantielle de toutes choses et de la pensée. L'institution universitaire, par ailleurs, privilégie une attitude intellectuelle tournée vers le passé, « une certaine manière d'aborder la philosophie qui se présente comme la seule légitime — ce que nous pouvons désigner comme le commentarisme historien ». La France, selon lui, serait le seul pays au monde où l'étude des penseurs français contemporains (morts ou vifs) resterait interdite à l'Université.

Or la pensée derridienne ne met pas seulement en question le nationalisme en philosophie et, d'une certaine manière, tout nationalisme, mais aussi bien le passé qui n'est que passé, alors qu'il reste à venir, la recherche herméneutique d'un sens unique attribué à un texte, alors qu'il s'agit de faire apparaître les différentes strates d'une écriture, ses lignes de frac-

ture, où s'affirment un horizon nouveau, une multiplicité irréductible de marques textuelles, dont aucune n'a un privilège sur les autres et ne les domine. La lecture déconstructrice ne sacrilise pas les Classiques, elle intervient et touche au texte, elle le bouscule, le dés-ajointe, lui est infidèle par fidélité, et se donne, dès lors, comme un événement, en ce qu'il a d'imprévisible, de nouveau et d'inventif, une expérience qui transforme les manières de penser, d'écrire, et s'ouvre sur l'avenir, un avenir toujours à venir. On comprend pourquoi cette pensée et cette écriture, qui traversent les frontières et s'ouvrent à l'autre, toujours autre, irréductible au même, soient exclues de l'enclos universitaire, des institutions éditoriales et médiatiques.

Il y aurait pourtant — et c'est l'exception — une ville amie, une université amie, où la déconstruction, contre toute attente, serait ouvertement accueillie et pratiquée, où le nouveau, l'inédit, l'inouï, jusqu'à l'impossible, se produiraient et s'accompliraient, non seulement en politique (grâce, entre autres, au Conseil de l'Europe, à l'Union européenne et à son parlement), mais aussi bien, et peut-être surtout, au théâtre, en littérature, en philosophie (grâce, entre autres, au Parlement des philosophes, au Parlement international des écrivains), où cette manière de penser et d'écrire autrement s'inscrirait d'emblée dans des institutions de toutes sortes. Une ville amie (ou une université amie), toutefois, ne se laisse pas penser sans les ami(e)s philosophes qui y ont élu domicile, y enseignent et développent des affinités profondes avec cette pensée de la trace, de l'événement et de l'impossible. On pense immédiatement, non sans une certaine émotion (car ce sont aussi nos amis, malgré la distance), à Jean-Luc Nancy et à Philippe Lacoue-Labarthe. Ces amis de toujours se souviennent de leurs premiers contacts, en 1967, avec l'œuvre de Derrida, l'un choisissant plus volontiers *La voix et le phénomène*, l'autre *De la grammatologie*, qui venaient de paraître. C'était le début d'une aventure commune tout à fait fascinante en philosophie et d'un aller-retour, qui devait durer une quarantaine d'années, entre Strasbourg et Paris.

Il faut remonter, toutefois, plus loin dans le passé strasbourgeois, pour comprendre cette affinité inespérée entre la pensée de l'écriture,

de la non-présence, et la ville de Strasbourg. On sait que Emmanuel Levinas et Maurice Blanchot y ont reçu leur formation en philosophie au début des années trente et y ont développé une amitié indéfectible, l'un initiant l'autre à la littérature russe, à Husserl et à Heidegger, l'autre développant une pensée du primat de la trace et de l'écriture, à travers, entre autres, Nietzsche, Bataille, Mallarmé et Valéry. La philosophie n'était-elle pas, pour l'un et l'autre, une passion démesurée, la vie même et la jeunesse même? C'est à cette école que Derrida est allé, assimilant la totalité des écrits de Blanchot sur l'écriture et la littérature — comme il me le confiait, à Montréal, en 1972 —, l'œuvre entière de Bataille, le proche ami de Blanchot, et celle de Levinas avec qui il a appris à lire Husserl, Heidegger, et à penser l'autre autrement (sans l'être).

Ce sont les noms de ces penseurs que Nancy et Lacoue-Labarthe ont fait résonner, peut-être pour la première fois, dans les salles de cours de cette Université Marc-Bloch, des noms dont cette institution remarquable et hors normes se souvenait peut-être. C'est vraisemblablement chez ces penseurs intenses et marginaux que Derrida et ses amis strasbourgeois ont puisé cette incontournable et nécessaire injonction à penser et à écrire, et surtout à penser et à écrire ensemble, chacun à sa manière, dans l'amitié. Comment ne pas citer ici cette confession émouvante de Derrida, au bord des larmes, lui qui allait bientôt disparaître (et il le savait) : « *Ce qui m'a, depuis le commencement, appelé à Strasbourg, attiré vers votre ville (et que je n'ai jamais distingué, depuis des décennies, de l'existence concrète, des corps et des figures, des visages de mes premiers et plus chers amis dans la pensée et dans l'écriture, Philippe Lacoue-Labarthe et Claire, Jean-Luc et Hélène Nancy, Lucien Braun, Isabelle Baladine Howard, d'autres encore [...], ce qui nous a ici rassemblés, ce qui a fait de mon amour pour cette ville une des bénédictions de ma vie, ce fut d'abord et toujours, entre nous, entre tous ceux et toutes celles que je viens de nommer, l'injonction intraitable de la pensée.* »

Rien ne se serait produit, selon lui, et n'aurait eu lieu (en ce lieu dit, Strasbourg), sans cet appel irrésistible de la pensée à penser. Chacun était mu, à sa manière, rappelle Derrida, par un

LE SOUCI DU SENS

APARTÉ POUR UN MOIS DE JUILLET

SENS EN TOUS SENS. AUTOUR DES TRAVAUX DE JEAN-LUC NANCY sous la direction de Francis Guibal et Jean-Clet Martin

Galilée, « La philosophie en effet », 201 p.

désir irrépressible de penser et d'écrire, de la philosophie, mais également de la littérature, de la poésie, du théâtre, de la musique et des arts visuels, et, finalement, de la politique et du politique. Il avoue avoir eu le bonheur et la chance de partager avec ses amis, à Strasbourg, « comme il ne l'avait jamais fait avec d'autres », une expérience politique singulière, à la fois nationale, européenne et internationale. Par ailleurs, la « question juive » et l'épreuve de la judaïté avaient toujours été un souci profond et constant chez lui et ses amis, ce souci recevant une résonance accrue, vu la proximité de l'Allemagne et la mémoire du nazisme, en raison aussi de la présence d'une vivante communauté juive de vieille souche.

Ce que ses premiers amis, ses premiers hôtes de Strasbourg lui ont surtout appris, c'est que la pensée, cette pensée de la séparation et de la distance infinie, ne se laisserait pas penser « sans le corps de l'amour, de l'amitié, de l'hospitalité, sans l'expérience du don aux limites du possible et de l'impossible ». C'est l'attrait de la pensée de l'écriture, c'est sous l'attrait de ce trait — qui les attira tous les trois ensemble les uns vers les autres et tous vers Strasbourg — qui a donné son envoi et sa chance à cette amitié, à cette communauté inavouable, une communauté sans communauté, sans désir de fusion, sans préséances et sans hiérarchies instituées. Tous les trois ont compris, dès le départ, qu'ils étaient appelés à vivre ensemble, « à venir ensemble, à convenir dans quelque chose comme une synagogue ». Le vocable « synagogue » ne signifie-t-il pas le rassemblement, le lieu où l'on va et vient à la rencontre des autres ?

Finalement, pour Derrida et ses amis, Strasbourg, c'est aussi la synagogue aux yeux bandés de la cathédrale, cette image que Derrida dit adorer, cette allégorie de l'Ancien Testament, qui signifie un certain aveuglement juif à la vérité de la révélation chrétienne. D'où cette question préliminaire, question adressée à tous les trois et à tous : « Que signifie bander, bander les yeux ou avoir les yeux bandés pour la pensée, l'écriture, la philosophie, la politique, l'existence en général ? » N'est-ce pas cette même question, en un sens positif et affirmatif, que pose la pensée de la trace, de la non-présence et du non-savoir ?

Claude Lévesque

Tout cela m'échappe. Tout cela me dépasse. « Ça n'a pas de sens », me suis-je dit ce matin-là, à l'annonce des attentats de Londres, le 7 juillet dernier. « Ça n'a pas de maudit bon sens », me répétais-je, comme à mi-voix. C'est depuis longtemps pour moi un leitmotiv, presque un refrain, une sinistre ritournelle dont le sens, non sans à-propos, se vide un peu plus chaque jour. « Ça n'a pas de sens. » Jamais l'actualité — un certain quotidien, ce que j'hésite à appeler « la folie du jour » — ne s'était ainsi imposée avec autant de force à la lecture d'un ouvrage, informant de manière presque brutale ma compréhension, mon interprétation, bref le « sens » (un certain sens) que je donnais aux Actes du colloque *Sens en tous sens. Autour des travaux de Jean-Luc Nancy*, qui a eu lieu au Collège International de Philosophie en janvier 2002 sous la direction de Francis Guibal et Jean-Clet Martin.

« Ça n'a pas de sens. » Mais c'est trop peu dire sans doute. « Ce siècle qui finit n'aura-t-il pas été celui de plusieurs naufrages du sens, de sa dérive, de sa dérégulation, de son inanition — bref, de sa fin ? » écrivait Nancy, dès 1990, dans *Une pensée finie* (Galilée). Certes, le XXI^e siècle ne peut pas (encore) prétendre aux horreurs du précédent, mais il s'y essaie avec une effroyable application et nous rappelle déjà avec la plus grande « rudesse » à la question et au « souci du sens ». Londres (le 7 juillet, puis à nouveau le 21, comme un terrible écho) ; Charm-el-Cheikh (le 23 juillet, dans la « Ville de la paix ») ; Bagdad (tous les jours, sans répit, avec une régularité dont nous oublions l'horreur — Bagdad, c'est Londres jour après jour) : les attentats du mois de juillet 2005 résonnent du « déchaînement contre elle-même » de l'existence, pour reprendre ici les mots de Nancy dans *Une pensée finie* ; les placer à l'enseigne du « non-sens », de l'« insensé », c'est peut-être prendre le risque, inacceptable, de ce qui « ferme tout accès au besoin du sens ». Or ce besoin, je l'avoue d'emblée, n'a pour moi jamais été aussi pressant, aussi douloureusement urgent.

« Ça n'a pas de sens » : cette expression, dans sa maladroite formulation, se veut donc peut-être, au bout du compte, une

injonction, « car cette perte apparente est sans doute aussi, ou du moins pourrait être, pour nous, comme le rappelle en « Ouverture » Francis Guibal, la possibilité — et l'exigence — de nous tourner vers cet à-venir nu qui s'ouvre à partir de cet épuisement même : « philosopher commence là où le sens est interrompu ». Or c'est à cette requête, à cette « ouverture » sur le sens — « en tous les sens du mot sens », comme le rappellent les collaborateurs de cet ouvrage — que répondent si singulièrement les travaux et la pensée de Jean-Luc Nancy.

Le vertige du monde

Ainsi, il n'est pas dit que les textes ici rassemblés ne permettent pas, *a posteriori*, de prendre la mesure — une certaine mesure, sans doute — des « événements » du mois de juillet 2005. Comme si, répondant à cette autre requête, à l'épreuve de cette requête que formulait Nancy dans *La création du monde* — ou la mondialisation (Galilée, 2002) et que rappelle ici Francis Guibal : « nous tenir "à hauteur de présent" », les textes réunis dans *Sens en tous sens* étaient en effet nés « tout entier[s] du présent de l'époque que nous partageons ». C'est en cela, me semble-t-il, qu'ils nous invitent, après Nancy, avec Nancy, à penser (dans) le souci du sens. « Sous l'empire conjoint de la puissance technique et du développement économique, écrit encore Francis Guibal, une croissance exponentielle crée sans doute un flux sans précédent de "richesses" de toutes sortes, mais aggrave aussi les inégalités et le scandale de la misère tout en portant au paroxysme de son déchaînement le vertige du non-sens... » Est-ce cette absence, ce sens « absent ou ab-sens » qui bouscule aujourd'hui avec effroi les « démocraties » du monde ? Est-ce ce vertige qui inquiète ainsi ce temps présent, ce « présent de l'époque que nous partageons » ? Est-ce le « sens du monde », pour reprendre le titre d'un essai de Jean-Luc Nancy, qui nous requiert avec autant d'urgence ?

Ils sont quelques-uns, en ces pages, à « éprouver et peser le dénuement du sens », à ouvrir, avec Nancy, « à rouvrir sans fin la question "du sens